

La revue des mondes imaginaires

# BIFROST

N°95

**La Lune :**  
50 ans après Apollo 11,  
la vérité enfin révélée...





# Sommaire

## ► Interstyles

- Les Hommes-Fourmis du Tibet ..... 6  
Stephen BAXTER
- Tyché et les fourmis ..... 44  
Hannu RAJANIEMI
- Marche au soleil ..... 62  
Geoffrey A. LANDIS
- Après un Jugement dernier ..... 80  
Edmond HAMILTON

## ► Carnets de bord

### BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers ..... 94
- Le coin des revues,  
*par Thomas Day* ..... 128
- Paroles de nooSferiens :  
René-Marc Dolhen, Pascal Patoz & Bruno Para  
*par Erwann Perchoc* ..... 130

### AU TRAVERS DU PRISME : LUNE & SCIENCE-FICTION

- L'Âge d'or des aventures lunaires,  
*par Mike Ashley* ..... 134
- Entre Hécate et Sélééné :  
un parcours de lectures au clair de Lune ..... 148
- Décrocher la Lune :  
l'exploration lunaire dans les œuvres de science-fiction,  
*par Roland Lehoucq & J.-Sébastien Steyer* ..... 172

### SCIENTIFICTION

- Petit précis d'histoire lunaire,  
*par Roland Lehoucq* ..... 184

### INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,  
*par Org* ..... 190

# Editorial

.....

« **Maître de l'anticipation** » aux yeux de *Libération*, mais aussi d'après *Le Monde* (tant qu'à faire). « *Lanceur d'alerte du futur* » dans *L'Express*. Auteur qui « *sublime la science-fiction* » pour *Le Point Pop* (une des plus ridicules...). « *Maître incontesté de la science-fiction à la française* » en ce qui concerne France Inter. « *Logicien de la fuite* » (ah ouais ?), encore dans *Le Monde*. Un « *bouquet enivrant* », à en croire *Télérama* et Hubert Prolongeau... Jamais, autant qu'on s'en souviendra, le barnum médiatique n'aura été à ce point en roue libre au sujet d'un roman de science-fiction.

C'est bien simple : Alain Damasio et ses **Furtifs** auront tout eu. Tous les hebdomadaires ou presque (jusque dans les éditoriaux !), la majorité des quotidiens, le « *Boomerang* » d'Augustin Trapenard sur France Inter ; « *La Grande Librairie* » de François Bunel sur France 5 ; une heure d'interview filmée sur Mediapart ; une heure quarante-cinq sur l'excellente chaîne Youtube Thinkerview (plus de 231 000 vues pour cette dernière ; pas le meilleur score de Thinkerview, mais pas le pire non plus)... etc., etc., *ad nauseam*.

Ni plus ni moins qu'une noria, on l'a dit, et ce n'est sans doute pas terminé... Au-delà de l'agacement inhérent à un tel suivisme et son inévitable cortège de conneries hyperbolées — sachant, bien entendu, que l'essentiel de ces médias ne parle pour ainsi dire *jamais* de science-fiction —, nul ne peut ignorer l'événement médiatique et littéraire que constitue la sortie des **Furtifs**, pour le genre et bien au-delà. Reste la question du positionnement face à l'événement considéré. Question qui, au regard de Notre club, appelle une réponse qu'on s'efforcera de pondérer... Si le succès du nouveau Damasio peut surprendre par son énormité, il ne vient naturellement pas de

nulle part (énorme, ça signifie 105 000 exemplaires de tirage à l'heure où nous bouclons, à savoir un mois et demi après la parution du titre — sachant qu'en matière de SF, qu'elle soit francophone ou traduite, lorsqu'un grand format se vend à 3 000 exemplaires, on parle de réussite...). Quinze ans, en effet, que les fans de **La Horde**

**du Contrevent** (plus de 300 000 exemplaires écoulés à ce jour, poche et grand format confondus) attendent une nouveauté signée par l'auteur de leur bouquin culte — une espèce de « *Livre Grand Bleu* », comprenez un livre autour duquel s'est agrégée toute une génération de lectorat. Mais aussi, finalement, l'incarnation d'une certaine pensée de gauche contestataire en mal de figure tutélaire et de réinvention.

En l'état, le timing de la sortie des **Furtifs** est heureux. À l'heure de la grande veste de jaune, alors que le **Crépuscule** de Juan Branco fait un carton de librairie, de même que des essais comme **Le Plus grand défi de l'histoire de l'humanité** de l'astrophysicien Aurélien Barrau, ou **L'Humanité en péril** de Fred Vargas, nul doute qu'Alain Damasio est dans l'air du temps. Au-delà des qualités des **Furtifs** (on verra d'ailleurs plus loin dans ce numéro que nous sommes ici plutôt réservés quant aux dites qualités), nul ne peut nier la capacité de l'auteur à capter le besoin d'horizon d'une société fracturée, inquiète, désorientée. Et n'est-ce pas là le talent premier qu'on puisse attendre de tout auteur ? Et plus encore en matière de science-fiction ? À ce titre,

Damasio ne manque pas d'intérêt. Ceci étant posé, sa SF à proprement parler pourra toutefois paraître plus discutable. On doute d'ailleurs que Damasio soit un grand lecteur de science-fiction, notamment parce que la vision qu'il véhicule du genre semble souvent parcellaire (sa propension à réduire la *hard SF* à une apologie du transhumanisme), voire contradictoire (il qualifie, chez Mediapart, le *planet opera* de sous-genre ringard, tout en se revendiquant d'Ursula K. Le Guin...). « *On doit rentrer dans un livre comme on rentre dans une armurerie* », aime à répéter Damasio en se référant à Deleuze. En l'espèce, on serait tenté de lui recommander d'entrer en

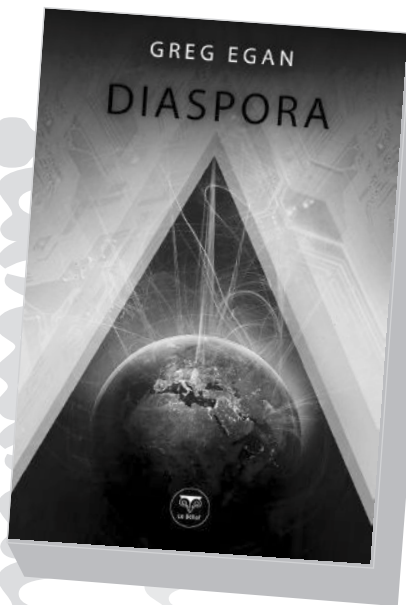
*science-fiction* comme on entre dans une armurerie... Mais après tout qu'importe. On laissera ici à d'autres le soin de savoir si l'on peut écrire un grand livre de SF sans être un grand connaisseur du genre — à qui me poserait la question, je répondrais par l'affirmative, mais je doute, dans le cas qui nous occupe, que **Les Furtifs** entre dans la catégorie « grand livre de SF », quand bien même son ambition ne peut être niée, ni non plus sa sincérité. Et c'est en l'état ce qu'on retiendra. L'œuvre d'Alain Damasio relève de cette sincérité, et c'est déjà énorme. Cardinal, en fait. Une sincérité qui se décline aussi chez son éditeur avec les projets qui s'y trouvent portés, ce qui est proprement réjouissant. Et puis, quelle magnifique aventure que celle d'un cadre commercial du livre, qui, faute de pouvoir trouver une structure éditoriale intéressée par le manuscrit d'un inconnu qu'il colporte de maison en maison, finit, au regard de sa passion envers ledit manuscrit, par fonder sa propre structure éditoriale. Ainsi Mathias Echenay créa-t-il La Volte. Ainsi publia-t-il **La Horde du Contrevent**. Ainsi rencontra-t-il le succès qu'on sait... Et quinze ans plus tard, donc, **Les Furtifs**. C'est là la plus belle histoire éditoriale qu'on puisse imaginer. Et la meilleure raison d'être de tout éditeur, celle qui devrait prévaloir : la passion. À ce seul titre, le raz-de-marée commercial qui emporte **Les Furtifs** est une célébration. Qu'on ne peut qu'encourager. La sincérité et la passion, portées par une rencontre initiale autour d'un texte. Et qui nous dit à tous une seule et unique chose : c'est possible ! **Les Furtifs** est-il un grand livre de science-fiction ? À titre personnel, je ne le pense pas. Est-ce que les commentateurs, critiques et journalistes de tout poil qui ont découvert la science-fiction avec **Les Furtifs** auront bougé d'un iota quant à leur perception du genre ? Je ne le pense pas davantage... Mais après tout qu'importe ; l'essentiel est ailleurs. Car Alain Damasio n'en a pas moins réalisé ici deux prodiges : faire d'un livre de SF ambitieux de plus de 700 pages un gros best-seller, plaçant le genre au cœur d'une tempête médiatique comme il n'en a jamais connu, et pérenniser d'un coup d'un seul une aventure éditoriale sincère et méritante car produisant un travail de qualité. C'est possible, nous dit le succès des **Furtifs**. Et pour ce simple « c'est possible », on pardonnera beaucoup à Alain Damasio — et sans doute aucun, on le remerciera tout autant.

Olivier Girard

---



Vous êtes déjà abonné à *BIFROST*? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez *DIASPORA* de Greg Egan, le plus grand roman de hard SF de l'histoire de la science-fiction moderne, un pur condensé de *sense of wonder* publié aux éditions du Béliat'...



**Option 1**

**Je suis déjà abonné** et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°96 ; je reçois gratos **Diaspora**, du magicien Greg Egan, pour un saut de 1000 ans dans le futur ! Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)\*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

**Option 2**

**Je ne suis pas encore abonné**, je pleure des larmes de sang depuis trop longtemps. Aussi je m'abonne à compter du n°96, je reçois gratos **Diaspora**, de Greg Egan, un roman qui va me faire frir les neurones. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € pour les frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)\*, sans omettre de vous renvoyer le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (c'est la fête, je me mine le crâne à l'hydromel !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

**Le Béliat'**

**50 rue du Clos**

**77670 SAINT MAMMES, FRANCE**

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet [www.belial.fr](http://www.belial.fr)

\* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°96, le 31 octobre 2019.

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

COURRIEL ..... DÉCLARATION D'AMOUR .....

# Interstyles



*Stephen Baxter  
Edmond Hamilton  
Geoffrey A. Landis  
Hannu Rajaniemi*

.....

# Stephen BAXTER

**Q**uel amateur de SF peut aujourd'hui ignorer qui est Stephen Baxter ? Certainement pas le lecteur bifrostien, étant entendu que nous avons consacré au bonhomme un dossier dans notre 70<sup>e</sup> livraison... Souvent présenté comme le fils spirituel de son compatriote Arthur C. Clarke (avec lequel il cosigna plusieurs ouvrages), ce chef de file de la science-fiction contemporaine britannique est l'auteur de plus de quarante romans et deux cents nouvelles. On citera, pêle-mêle et pour mémoire, le cycle des « *Xeelees* », celui des « *Univers multiples* » et celui des « *Enfants de la destinée* » (tous trois disponibles chez Pocket), *Voyage* et *Titan* (chez J'ai Lu), ou encore le stupéfiant *Évolution* (Pocket). Si en matière de SF, il est le fils d'Arthur C. Clarke, Stephen Baxter est sans doute aucun le petit-fils d'Olaf Stapledon, et l'arrière petit-fils de H. G. Wells. Au point de donner plusieurs développements aux romans de ce dernier — on pense aux *Vaisseaux du temps*, excellente suite de *La Machine à explorer le temps*, ou au plus discutabile *Le Massacre de l'humanité*, suite de *La Guerre des mondes* (tous deux au Livre de Poche, le second depuis peu). Or, si Baxter fit paraître outre-Manche *Les Vaisseaux du temps* en 1995, la même année, il publia dans l'Interzone de David Pringle « Les Hommes-Fourmis du Tibet », nouvelle qu'on pourrait présenter comme une suite aux *Premiers hommes dans la Lune*, du même Wells. Aussi l'occasion était-elle trop belle, dans le cadre d'un sommaire 100 % lunaire, de rééditer le présent hommage initialement paru en France, en 1998, dans le numéro 3 de l'anthologie périodique *Étoiles Vives*.

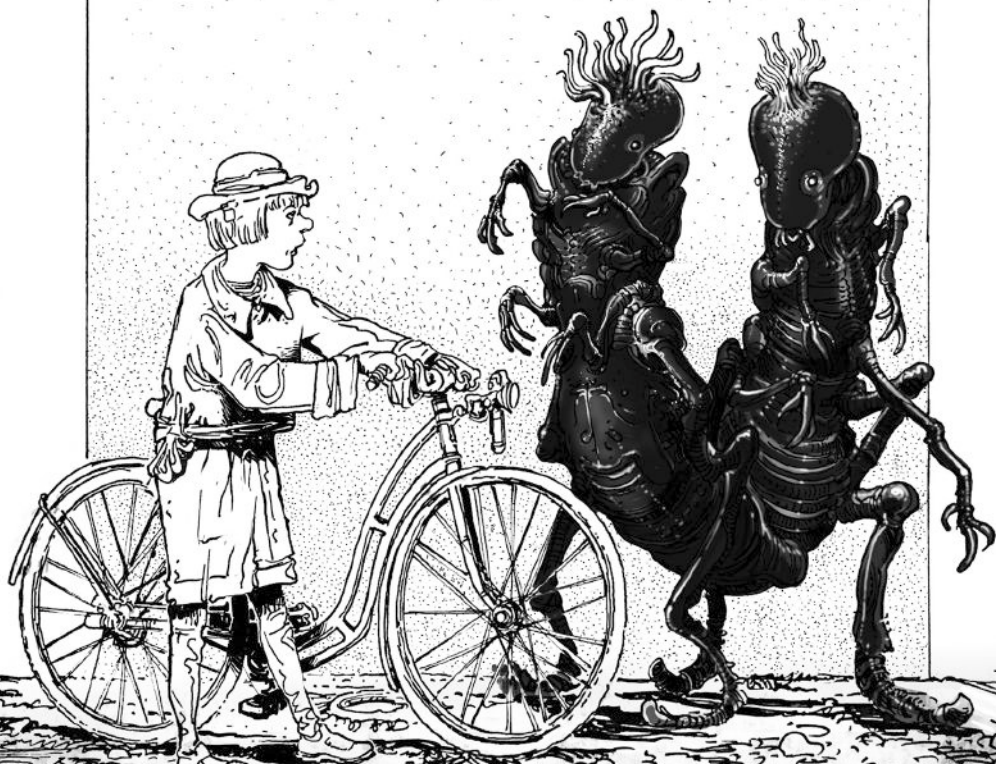
Déjà publié dans Bifrost :

- « Les Enfants de Mercure » in Bifrost 08
- « L'Invasion de Vénus » in Bifrost 70
- « Diagrammes du vide » in Bifrost 70



—  
Les  
Hommes-Fourmis  
du  
Tibet  
—

*Stephen Baxter*





MON AMI, j'ai décidé de te raconter mon histoire — tout ce dont je me souviens — avant d'être trop désorienté par la faiblesse, ou qu'un accident ne m'emporte. Je n'ai aucun papier, bien sûr — à part les pages de mon Shakespeare jaunissant, et je n'ai en rien l'intention de sacrifier ce précieux compagnon ! —, aussi je vais confier mon récit à ta mémoire, Tsi-pouf. Si je n'ai pas le moindre doute quant à la fidélité de cet enregistrement, il me faut pourtant avouer en nourrir davantage quant à la valeur du projet que je me suis imposé. Je scrute les yeux globuleux de ces Hommes-Fourmis puis le regard vide de ces longues créatures bondissantes qu'on appelle mes « enfants » et, malgré les assurances de Cavor, je me demande lesquels auront, dans cet avenir incertain, une raison de s'intéresser aux paroles d'un vieillard solitaire qui a passé la majeure partie de sa vie en haut de cette étrange montagne...

Mon nom est Tommy Simmons. Et je n'avais sûrement pas l'intention de m'envoler dans cette misérable *Bouteille* !

En l'an 1900, j'avais dix ans. Au mois d'avril de cette année-là, mon père — un architecte de peu de renom qui vivait à Clapham — nous emmena, ma mère et moi, pour une semaine de vacances de printemps à Littlestone-on-Sea, une petite station balnéaire morne et sans intérêt de la côte du Kent, juste au sud de Romney Marsh.

J'étais fils unique, toujours un peu solitaire (un fait qui m'a certainement permis de survivre) et, à Littlestone, j'avais l'habitude de faire de la bicyclette tout seul sur la plage. Tôt le matin — à l'aube, quand le monde est désert —, c'était mon moment favori. Alors tu dois m'imaginer en cette matinée capitale : sous un ciel lourd, roulant sur cette immense contrée de sables et de flaques laissées par la marée, telle une bille sur une table, la tête pleine de rêves enfantins, futiles et flamboyants...

C'est alors que je la vis !

Une *Bouteille*, oui — je la baptisai aussitôt ainsi —, mais une bouteille d'au moins quatre mètres de large, qui reposait à la lisière de la mer descendante, à cinq cents mètres de moi.

Je pilai net et plantai fermement les pieds dans le sable. Ce regard perçant que partagent les aigles et les enfants me révéla une boule de verre, unie et ronde, dont la surface bombée reflétait la teinte gris bleu de la mer. Un homme était assis près d'elle sur le sable humide, les vagues venant lécher ses jambes. Il portait ce qui aurait pu s'apparenter à un pyjama et des chaussons, mais déchirés, tachés — et désormais détrempés par la mer — jusqu'à en être méconnaissables ; ses cheveux comme sa



barbe avaient poussé de façon aussi anarchique que menaçante. L'inconnu considérait Littlestone d'un air désorienté.

Je trouvais son allure effrayante, mais l'attrait de la situation était irrésistible. Je me dis qu'il était peut-être naufragé d'un navire perdu — ou alors c'était un Allemand plongé dans une extraordinaire expérimentation de guerre...

Des choses plus étranges encore arrivaient chaque mois dans les pages de *The Idler* ou du *Pearson's Magazine*.

Je me dirigeai vers la Bouteille ; je me souviens que mes roues crissaient dans le sable humide et fin, et que le sillage de mes pneus s'allongeait derrière moi aussi droit qu'une flèche...

Mais je n'étais pas le seul à avoir aperçu le nouveau venu. Un petit homme en pantalon de flanelle, un baigneur matinal, s'approcha de l'homme déguenillé et ils parlèrent durant quelques instants. Puis trois autres baigneurs, plus jeunes, les rejoignirent sans hâte. Au bout d'un moment, le nouveau venu rampa dans une sorte d'ouverture ronde de la taille d'un homme faite dans la Bouteille et en sortit des barres de métal et un bout de chaîne. Le métal était d'un jaune pâle — la couleur était difficile à définir, mais pour moi, cela ressemblait à de l'or !

Les trois jeunes gens chargèrent ce trésor sur leurs épaules, et l'étranger déguenillé les conduisit à travers la plage vers les maisons du front de mer. Sa démarche semblait pesante, comme si ses jambes étaient lestées d'un habit de plomb ; sa tête dodelinait. Je mis pied à terre et, pendant quelque temps, je poussai ma bicyclette suivant la même direction, à une centaine de mètres sur la droite du groupe. Je me souviens qu'il y avait deux petites filles non loin, qui serraient délicatement leurs pelles et regardaient la scène avec des yeux écarquillés.

Je me sentais déchiré entre la curiosité et la peur. J'étais fasciné par toute cette affaire, mais, quand l'étranger tourna sa tête hirsute vers moi, la profondeur de son regard me glaça le sang...

Alors il m'apparut, tandis que le petit groupe progressait pesamment sur le sable, que *la Bouteille avait été laissée sans surveillance*.

Je remontai sur ma bicyclette et parcourus la plage en trombe, vers la mer. J'entendais des voix derrière moi, mais je n'étais poursuivi que par les deux fillettes qui trottaient dans mon sillage. De toute évidence, l'étranger pensait que je ne pouvais pas faire de bêtise avec sa Bouteille.

Si seulement il avait eu raison !

J'atteignis l'objet juste au moment où le soleil sortait d'un amas de nuages. Je laissai choir ma bicyclette sur le sable et pressai mon visage contre le verre. La surface en était éraflée mais non brisée — cependant,





je ne pouvais guère distinguer l'intérieur de la Bouteille du fait de l'épaisseur et des défauts du verre. La coque emprisonnait les rayons du soleil et les envoyait rebondir à l'intérieur, où ils se réfléchissaient suivant des angles aléatoires.

Je tombai à genoux — mes jambes et mes mains se retrouvèrent aussitôt couvertes d'une gangue collante de sable humide, et je me fis la réflexion que cette parure pourrait m'en cuire avant longtemps —, puis je grimpai dans l'ouverture ronde.

La coque bombée formait comme une chambre de lentilles autour de moi, distordant le ciel et le sable en quelque chose de magique. L'air était un peu plus chaud qu'à l'extérieur, et le crissement de ma propre respiration résonnait clairement. Imagine que tu es assis dans une immense bouteille, et tu auras sans doute un relent de la saveur de cette expérience. Il y avait un amoncellement au milieu de la base de la Bouteille — une pile de couvertures, des vêtements, un livre, des conserves, des boîtes et des bidons, le tout sale et usé jusqu'à la corde — et je m'assis dessus, les genoux repliés contre ma poitrine, ravi. Tout cela pour moi tout seul !...

Mais je voyais maintenant approcher les deux petites filles, formes rendues absurdes par le verre déformant.

Je lançai un regard possessif alentour et m'arrêtai sur une sorte de bonde en verre. Je tirai ma bicyclette à travers la valve — si l'ouverture était juste assez grande, les rayons en prirent cependant un coup —, puis je positionnai la bonde dans l'ouverture ronde. Le bouchon avait un filetage et il me fallut mobiliser toutes mes forces pour le visser en position.

J'étais donc enfermé. Les deux filles aplatirent leur nez contre le verre, martelèrent bientôt les carreaux avec leur pelle ; mais je me moquai d'elles et leur tirai la langue. Elles finirent par s'en aller.

Je fouillai la pile d'affaires entassées au fond de la Bouteille. Je ne pouvais pas tirer grand-chose des divers appareils, même si je reconnus un thermomètre. Je découvris trois boîtes de conserve ouvertes ; je m'emparai d'une boîte de viande en sauce à moitié vide et la terminai rapidement, sans omettre de me lécher les doigts.

Je remarquais maintenant de petits stores fixés au verre, et des fils de raccordement accrochés aux parois de cristal. Je découvris un petit panneau orné de boutons, sans étiquette, près de l'ouverture ronde ; je le considérai un moment — car ces boutons étaient de toute évidence conçus pour être poussés, et j'étais précisément du genre à le faire —, mais je résistai.



La lumière du jour était plus forte maintenant, et l'air devenait chaud. Peut-être était-il temps d'y aller : je savais que mes parents devaient se demander où j'étais — il allait falloir concocter une histoire plausible — et je commençais à craindre que le propriétaire déguenillé de la Bouteille ne revienne et me trouve...

Je posai mes mains sur la bonde pour la dévisser... quand mes yeux d'enfant furent de nouveau attirés par la rangée de boutons poussoirs.

C'était comme si ces satanés trucs avaient été magnétisés ! Je vis mes mains s'écarter de leur propre volonté... Je pressai les boutons au hasard.

Dans une succession de claquements, les stores se déroulèrent tout autour de la Bouteille.

Je me retrouvai soudain dans les ténèbres.

Il y eut un petit frémissement puis une sorte de sifflement. Je tombai en un tas où me rejoignirent ma bicyclette et les couvertures. J'eus une sensation momentanée de poids important — j'avais l'impression qu'un éléphant avait pris place sur ma poitrine —, puis vint une impression de légèreté incroyable — de chute. Je sentis mon postérieur quitter le sol lisse de la Bouteille, et une forme dure et menaçante me frappa dans le noir.

*Je flottais dans l'air.* Tsi-pouf, tu peux imaginer mes hurlements devant ce coup du sort ! Je n'avais pas la moindre idée de ce qui m'arrivait ; je me demandais si, en poussant ces boutons, je n'avais pas ouvert un abîme dans la terre où j'étais maintenant précipité.

Je me retrouvai contre la bonde. Je tentai de la faire tourner mais je n'arrivais pas à trouver de prise. Il me fallait de la lumière. Je tâtonnai le long des parois de verre, tel un hamster dans un bocal, alors que les couvertures et les boîtes voltigeaient près de mes oreilles. J'avais perdu le sens de l'orientation dans ce noir absolu, je ne savais plus où était le haut et où était le bas, et il s'écoula de longues secondes avant que je n'atteigne de nouveau le panneau de contrôle.

Je poussai les boutons sans savoir ce que je faisais. Une lueur vacillante naquit — je hurlai de joie —, c'était une petite ampoule incandescente fixée à la paroi. Mais, à ma consternation, l'objet se ternit aussitôt. J'aplatis mon poing sur le panneau par frustration...

... et un store s'ouvrit dans un claquement. La lumière, un gris blanc lumineux, envahit la Bouteille.

Mon soulagement était immense.

Je me hissai jusqu'à la bonde et m'agrippai aux poignées incrustées. Après un moment, une couverture passa à proximité, nageant comme





un poisson plat ; je m'en enveloppai et l'accrochai aux poignées afin de ne pas partir à la dérive.

J'aperçus ma bicyclette renversée qui flottait, ses roues tournaient lentement, ses rayons se découpaient contre la lumière. À la longue, raisonnai-je, cette chute allait bien prendre fin, et j'arriverais quelque part — même si le trou dans lequel je tombais traversait toute la terre et me déposait en Australie ! Je me cramponnais donc à mes poignées, comme un singe aux barreaux de sa cage, alors que cette incroyable chute se poursuivait.

Il commença à faire froid, et je fis de nouvelles tentatives sur le panneau. Je finis par sentir la chaleur d'un chauffoir. L'air devint bientôt étouffant. Je me revois en train de regarder dans ce rectangle de lumière — une sorte de blanc morne tacheté d'ombres grises —, je savais que cela ne pouvait être que le soleil, si j'étais toujours quelque part près de Littlestone ; et pourtant, je pense que même alors, je savais que *ce n'était pas possible*. Je fus bientôt presque hypnotisé, et la pâle lueur parut remplir mes yeux — elle semblait également s'approcher de moi, toujours plus près...

Incrediblement, je m'endormis.

Je suis peut-être resté inconscient plusieurs heures.

Je m'accrochai aux lambeaux de sommeil qui s'évanouissaient par peur de ce que je devrais affronter à mon réveil. À la fin, cependant, j'émergeai à la conscience.

Toujours cette lumière triste qui se déversait dans la Bouteille depuis le seul panneau ouvert, et toujours les couvertures et autres articles qui voletaient alentour. Il me sembla que la source de cette lumière brillante avait changé d'une certaine façon. Elle paraissait encore plus proche ! Cela ressemblait à un paysage à l'envers, blanc comme s'il était couvert de glace, ridé de chaînes montagneuses et d'escarpements. Je me disais que j'avais peut-être eu tort de penser que je tombais vers le centre de la terre. Il se pouvait que je survole le pôle Sud — que ma Bouteille se soit transformée en une sorte de ballon...

Et alors ? Je crois que j'étais plutôt lassé de tout cela — telle est l'adaptabilité de l'enfance. Ma peur s'était enfuie — à vrai dire, la perspective de la terrible fessée qui m'attendait lorsque je finirais par rentrer chez moi m'inquiétait bien davantage.

De plus, j'avais de nouveau faim. M'accrochant d'une main à la bonde, je fouillai le tas de provisions flottantes, jusqu'à trouver une autre boîte de conserve, et m'offris un repas de bacon froid agrémenté de boulettes.



S'ensuivit une soif ardente mais je ne trouvai rien à boire. Je pris conscience d'une variation de la lumière.

Je levai vivement les yeux et aperçus une chaîne de montagnes qui passait derrière la fenêtre. Ces pics dénudés m'évoquaient un bout d'os déchiqueté ; ils me semblaient à portée de main et je sentis ma peur renaître — si mon ballon-Bouteille accrochait un de ces horribles escarpements, je serais mis en pièce en un instant !

Je tendis le bras vers le panneau de contrôle et pressai les boutons au hasard. Les stores s'enroulèrent tout autour de la Bouteille, l'un après l'autre. La plupart d'entre eux ne révélèrent que des rectangles d'obscurité, mais je découvris deux nouvelles sources d'éclat. L'une était une chaude lueur jaune — indéniablement la lumière du soleil — douce et amicale, et je manipulai les boutons pour en obtenir plus. Le soleil était accompagné d'une autre source : une froide lumière bleue que je ne comprenais pas. J'occultai la vision de ces montagnes menaçantes — si je ne les voyais pas, elles disparaîtraient peut-être, devais-je penser.

Les couvertures, ma bicyclette, les boîtes et les conserves se mirent à dériver en direction des panneaux de lumière solaire comme des mites vers une vitre...

Puis, de façon inattendue, il y eut un bruit sourd !

J'allai m'aplatir contre une paroi ; les couvertures et les conserves tombèrent tout autour de moi. Je me mis soudain à rouler, me cognant contre la coque et les bagages les plus gros. Il me semblait que la Bouteille dévalait une pente, car les lumières jaunes et bleues tournaient follement et j'apercevais par intervalles un pan de colline rocailleuse et colorée derrière les fenêtres. La Bouteille tremblait périodiquement, comme si elle rebondissait sur des rochers.

Finalement, la Bouteille s'écrasa au sommet d'une plante, sorte d'énorme champignon orangé qui explosa alentour, disséminant des graines dans toutes les directions ; la Bouteille s'arrêta.

Je repoussai couvertures et conserves et m'assis. La sensation de poids revenue, d'un sol à toute chose, m'apportait un grand soulagement...

Je pris alors conscience que la Bouteille se dégageait doucement et régulièrement du champignon.

Je poussai un cri et me ruai sur le panneau de contrôle. Je n'avais aucune envie de me remettre à dériver. Les stores descendirent et remontèrent en claquant et la Bouteille se mit à vibrer ; mais finalement, je réussis à ouvrir tous les stores et mon étrange habitat se stabilisa sur le champignon.





J'étais pour le moins effrayé et ébranlé ; je m'assis sur ma bicyclette renversée et détaillai à travers la coque incurvée le monde sur lequel j'étais tombé.

Je devais me trouver au sommet d'une montagne — ou peut-être au bord du cratère d'un volcan, car la cime dentelée délimitait une profonde cuvette circulaire. La Bouteille avait atterri sur le bord intérieur de la Cuvette, à peut-être vingt mètres de la crête déchiquetée. Le soleil était haut dans un ciel teinté de jaune, et je voyais la Lune. (En tout cas, je *pensais* qu'il s'agissait de la Lune ; c'était un large disque teinté de bleu et de brun.) Aucun son ne me parvenait de derrière le verre — pas un souffle de vent ni la moindre cloche à vache.

Je pêchai une autre boîte de conserve (la dernière, mais je ne m'en inquiétais guère à ce moment). Ma peur reflua bientôt et je commençai à me sentir agité, curieux. Je savais qu'il me fallait rester près de la Bouteille : quand mes sauveteurs arriveraient (je ne doutais pas qu'ils viendraient), leurs recherches seraient centrées sur la grande sphère de verre. Mais je me dis que cela ne m'empêchait pas de sortir et de jeter un coup d'œil alentour — je n'avais pas besoin d'aller loin...

C'était peut-être une folie, Tsi-pouf — mais rester cloîtré dans cette Bouteille une minute de plus m'apparaissait impensable, au milieu de tout ce singulier paysage !

Je ne tardai pas à m'acharner sur la bonde avec conviction. Elle était lourde et difficile à tourner, mais ce n'était pas aussi impossible que précédemment ; il y eut un sifflement, comme une théière qui bout, et je ressentis quelque temps des élancements douloureux dans les oreilles. Comme la bonde sortait de la valve, le sifflement diminua et mon souffle s'embua devant moi.

Sous l'opercule, il y avait une fine couche de neige. Je passai mes jambes par l'ouverture, et lorsque je me laissai tomber, mes chaussures émirent un craquement plaisant dans la glace.

Je me frayai un passage dans ce qui restait du champignon, depuis le dessous de la Bouteille. La glace et les rochers affleurant étaient froids sous mes mains nues. Le soleil bas dans le ciel était assez aveuglant. L'air était vif — un contraste agréable après l'odeur de renfermé de la Bouteille —, et des flaques de neige parsemaient le sol malgré le soleil chaud sur mon visage. Ce contraste entre la chaleur et le froid était saisissant, vraiment agréable — en t'imaginant la sensation de chaleur du soleil par une matinée glaciale, tu t'en feras une idée. Je me sentais plutôt grisé.

Le sol de la Cuvette constituait une étendue rocailleuse d'environ huit cents mètres de large, et il m'apparut bientôt que les parois de cette



dernière ne constituait pas tant un anneau solide qu'une rangée de collines abruptes parsemées d'escarpements et d'arêtes sournoises. La Bouteille reposait sur l'une de ces collines. Celles-ci me rappelaient des photographies que j'avais vues de crassiers entourant des mines de charbon, et je me demandais si elles étaient artificielles — après tout, il pouvait s'agir de débris abandonnés lors du creusement de la Cuvette.

Dans les ombres pourpres de ces collines, il restait de la brume, des gelées, et le sol était uniformément couvert de végétation : divers champignons orange ressemblant à des vesses-de-loup comme celui sur lequel j'avais atterri, des étendues de petites plantes tachées de brun, toute une armée de cactus et de lichens colorés. Là où le rocher affleurait, il apparaissait d'un blanc veiné de couleur or.

Aucun signe nulle part de gens ou d'animaux.

Je descendis un peu la colline. Je ramassai des poignées de neige — les épais flocons complexes s'adoucissaient au contact de ma peau — et j'en fourrai des poignées dans ma bouche. Elle était d'un froid glacial, mais je la coinçai sous ma langue jusqu'à la faire fondre avant d'avalier une eau au goût étrangement doux.

Je décidai de grimper jusqu'à la crête afin d'obtenir une meilleure vue de la contrée environnante.

Je retournai à la Bouteille et repêchai ma bicyclette. J'inspectai la machine d'un œil critique. Plusieurs rayons de la roue avant étaient défaits ou faussés et son pneu était crevé. Heureusement, je conservais dans la sacoche une petite pompe, des rustines et de la colle, aussi entrepris-je la réparation avec ardeur.

Tu dois donc m'imaginer de la sorte, assis les jambes croisées, redressant joyeusement les rayons de ma bicyclette — complètement absorbé, sans attention pour les merveilles de ce nouveau territoire éclatant qui s'étendait tout autour de moi. Tsi-pouf, il se peut que tu considères ce comportement bizarre — mais si tel est le cas, il m'est avis que tu n'as jamais connu un enfant humain !

Ma tâche effectuée, je montai sur ma bicyclette. J'oscillai un peu — j'étais sur une pente assez raide —, mais je me redressai vite et avançai avec précaution vers le sommet de la colline. Il convenait de manœuvrer pour éviter les rochers et les arbustes, mais la montée me parut étonnamment facile — la bicyclette et moi étions légers comme des plumes —, et bientôt je volais sans problème vers la crête au loin.

Du paysage par-delà, je ne distinguais rien, aussi songeai-je soudain qu'il pouvait bien y avoir un grand fossé de l'autre côté, peut-être une



falaise — et j'actionnai mes freins. Mais j'avais bien trop vite — le bord de la crête se rapprochait, aigu, déchiqueté, dépourvu de végétation — pour m'arrêter à temps et, au dernier moment, je tirai sur le guidon pour faire basculer la bicyclette sur le côté. Je continuai de glisser vers le bord...

... et m'envolai par-dessus !

Le sol s'ouvrit sous moi. Il n'y avait finalement pas de falaise au-delà de l'escarpement, observai-je avec soulagement, mais une autre pente raide — j'allais atterrir dans quelques instants et je ne risquais guère plus qu'une bosse...

*À ceci près que je n'atterris pas.*

Je montais dans l'air rare et piquant, et la crête de la colline s'éloignait derrière moi. Il n'y avait rien d'autre que de l'air sous mes roues, alors que je montais à deux, cinq, dix mètres — je n'arrivais pas à le comprendre — et mon estomac se noua fortement.

Enfin, j'atteignis le pic de mon arc et je me dirigeai lentement vers le bas. Le sol bascula, déchiqueté et tranchant...

J'atterris avec fracas — les roues absorbèrent une partie de l'impact —, tombai sur le côté, dégringolai sur le sol sans trop de mal et dévalai la pente avec la bicyclette près de moi.

Je m'assis, le sang battant à mes oreilles. Le coude de ma veste s'était déchiré, et une estafilade courait sur mon genou, mais pour l'essentiel j'étais intact. Maintenant que j'étais à nouveau posé, ma peur reflua promptement, remplacée par une excitation des plus merveilleuses. Je ne comprenais pas comment j'avais réussi un bond si prodigieux — peut-être cela avait-il à voir avec la qualité de l'air ambiant.

À la hâte, j'inspectai le large terrain qui entourait la Cuvette. Partout des montagnes déchiquetées, de gros rochers, et des plaines poussiéreuses plus sombres, tout cela recouvert d'une abondante chevelure de végétation piquante. Il n'y avait ni maison ni rue, ni véhicule à moteur ni charrette ni train ; je n'entendais chanter aucun oiseau, bruir aucun insecte — quand bien même, ça et là, la végétation semblait piétinée et raréfiée, comme broutée par une espèce de bétail gigantesque. L'horizon était proche — plus proche que lorsque je regardais sur la mer les bateaux qui partaient de Littlestone vers Dungeness...

Le sens de tout ceci m'était assez net. Je décidai que je me trouvais au sommet d'une montagne. Cela pouvait être l'Himalaya — les Alpes, qui sait, ou quelque part en Antarctique. J'étais un petit garçon intelligent, sans doute, mais mes notions de géographie étaient floues ! De toute





façon, je savais que l'air devient plus rare en altitude, et qu'il n'est pas rare d'y trouver de la neige même en plein été.

Donc... je devais être en haut d'une montagne !

La Lune était perchée sur l'horizon — mais je ne pensais plus que cela pouvait être *la* Lune, car cela se présentait comme une vaste Planète à moitié dans l'ombre, de couleur bleue et verte avec des volutes de blanc, et des lumières éparpillées sur sa face sombre comme des piqûres d'épingle. Je me demandai si, au sommet d'une montagne, il n'était pas possible de voir les étoiles et autres objets célestes cachés au sol par l'air et les lumières des rues : peut-être que cette grande Planète dans le ciel était Vénus ou Mars.

Je n'éprouvais aucune peur, Tsi-pouf. Je savais que j'étais loin de chez moi, mais je nourrissais une foi enfantine envers les adultes, je savais qu'ils finiraient par me trouver et me ramener chez moi — peut-être après une correction adéquate. Par ailleurs j'étais Anglais ! De fait, comme mon père me l'expliquait souvent, je pouvais en tant que tel me rendre où je voulais à travers le monde sans me trouver très loin d'un Consul amical.

Je décrétai que je devais attendre le Consul ; et c'est ce que...

Mon histoire manque un brin d'honnêteté, force est de l'avouer, car mes pensées n'étaient pas si rationnelles, si logiques, que cette évocation pourrait le laisser croire. Toutes ces réflexions et ces observations frappaient mon esprit comme des gouttes de pluie frappent un toit, en désordre, partielles et en hâte. En vérité, mon esprit était accaparé par une seule chose : ce vol formidable sur ma bicyclette.

Je me mis debout, brossai le plus gros de la poussière et enfourchai de nouveau mon bolide.

Je fis quelques expériences, pour apprendre comment contrôler bonds et dérapages. Je choisis un monticule couvert de lichen pourpre à une quinzaine de mètres de moi, et me dirigeai avec assurance vers lui, bondissant pour couvrir l'espace qui nous séparait ; je manquai le sommet mais parvins à me poser à deux ou trois mètres en dessous. À bout de souffle, je me hissai jusqu'au petit pic, repoussant le lichen, puis je sautai vers mon point de départ.

Je volais bientôt en tous sens parmi ces buttes. Si j'avais été à Clapham, je me serais promené sur le toit des maisons et le clocher des églises : un garçon sur sa bicyclette, fendant l'air, les roues tournoyantes, qui se détachait sur la grosse face verte de cette Planète — cela aurait fait une image remarquable à capturer, pour peu que quelqu'un ait été présent avec un appareil photographique...



Je me souviens encore de ces premières heures. Oh, que ne suis-je de nouveau enfant, Tsi-pouf, dans un endroit aussi magique que celui-ci !

Je décidai de faire le tour de cette couronne de pics qui entourait la Cuvette. J'avais parcouru les trois quarts de mon circuit environ quand j'aperçus les Hommes-Fourmis pour la première fois.

Je serrai les freins jusqu'à m'arrêter et regardai, bouche bée.

Au nombre de six, ils se tenaient en rang au pied de la Cuvette. Ils levèrent les yeux vers moi — totalement silencieux, pareils à de petites sculptures. Derrière les Hommes-Fourmis, un large trou béait dans la terre, débouchant sur une sorte de puits noir aux parois verticales précédemment caché à mes yeux par les collines du voisinage.

L'Homme-Fourmi le plus proche fit un pas saccadé dans ma direction. Il mesurait environ un mètre cinquante. Ses jambes étaient si maigres qu'elles ressemblaient davantage à des os nus, pensais-je, qu'à des membres de chair. Son corps paraissait segmenté, avec une épaisse protubérance près de la base, et des renflements plus étroits au-dessus.

Sa tête accusait la forme d'une poire, avec des yeux aussi noirs que des raisins secs, et placés sur le côté tels ceux d'un poisson. Il était complètement chauve — des tentacules s'agitaient cependant au sommet de son crâne —, et il me sembla vêtu d'un costume de cuir brillant.

*Il possédait plusieurs bras*, notai-je avec effarement ; il y avait un long membre épais, une petite paire qui tapotait continuellement son visage, et une paire plus longue qui sortait de sa partie centrale.

Il était exactement pareil à une fourmi !... agrandie jusqu'à la taille d'un enfant, bien vêtue, et dressée sur ses pattes de derrière...

Un picotement de peur m'arracha à ma paralysie. Je n'avais jamais entendu parler d'êtres de cette sorte, et je commençais à me demander si je pouvais vraiment compter sur la présence d'un Consul Britannique dans les environs.

L'Homme-Fourmi se tourna vers ses compagnons. Ils firent cercle et entreprirent de converser à l'aide de sifflements et de trilles flûtés — leurs palabres m'arrivaient comme le son d'un carrousel à vapeur. Je m'interrogeai : devais-je les saluer ? Comprendraient-ils l'anglais ?

Le petit groupe se sépara brusquement. Cinq d'entre eux reculèrent, faisant bruir leurs membres joints, pendant que le sixième levait un appareil compliqué qui scintillait dans la terne lumière du jour. *Ch-uzz !* Une petite flèche chatoyante sortit de la machine et fila dans ma direction en sifflant... pour retomber quelques mètres devant moi, cliquetant



contre les rochers. L'Homme-Fourmi releva un peu son arme en tripotant un contrôle...

*Une arbalète*, réalisai-je lentement. Loin de vouloir m'aider, ces drôles de types-insectes *me tiraient dessus*.

*Ch-uzz* — clic... Le nouveau projectile tomba à moins de deux mètres de moi, un peu sur la droite. Les compagnons du tireur ululèrent des encouragements.

Je poussai ma bicyclette et manœuvrai les pédales.

La Bouteille, qui brillait au soleil, se trouvait à environ quatre cents mètres, et j'utilisai mes nouvelles capacités à sauter au-dessus des ravins et entre les collines pour l'atteindre. Je serais à l'abri derrière les épaisses parois de la Bouteille, j'en étais convaincu ; les flèches de ces hommes des montagnes ne pourraient pas y pénétrer.

Les Hommes-Fourmis continuaient leurs ululements mêlés de sifflements, mais ces sons s'estompaient derrière moi.

L'air se faisait plus froid et mon souffle jaillissait de ma bouche en larges bouffées de brume. Je grimpais en glissant et la végétation sèche, noircie, tombait en morceaux sur mon passage.

La Bouteille, enfin ! Avec la logique d'un enfant, je fis rentrer ma bicyclette par la valve ouverte — je ne voulais pas que les Hommes-Fourmis la volent — avant de me glisser à l'intérieur ; je mis la bonde en place et la vissai en hâte.

Alors que ma respiration raclait ma gorge, je détaillai avec effroi les parois de verre déformant, attendant qu'apparaisse le visage d'un Homme-Fourmi que le verre rendrait plus féroce encore.

Le crépuscule arrivait rapidement. Les ombres s'élargirent depuis le pied des collines, et un brouillard épais se mit à combler la Cuvette en contrebas. Toute la végétation s'était desséchée et effritée maintenant, les vives couleurs du jour s'affadissaient, laissant place à des bruns et des noirs mornes. Je perçus un son à l'extérieur de la sphère — le premier depuis le ululement des Hommes-Fourmis — un lent boum... boum... boum... qui résonnait dans la Cuvette. Un lourd grattement, lointain et énorme, comme si on fermait un gigantesque couvercle.

Je tirai une couverture sur moi car je tremblais déjà fortement. L'ombre d'une colline traversait le terrain pour se précipiter sur moi — elle avala la Bouteille et le soleil disparut. Cette Planète — Mars ou Vénus, ou quoi que ce soit d'autre — était toujours perchée sur son promontoire, immobile, aussi brillante et verte qu'auparavant. De la neige se mit à tomber, lourde et épaisse, avec des flocons grands comme ma main, pareils à des jouets complexes à six pointes qui tournoyaient dans l'air.



✓ Kate Wilhem Solstice Award (apport au genre) : **Neil Clarke & Nisi Shawl**

### ► Sur l'horizon

● Roland Lehoucq, J.-Sébastien Steyer ou encore Frédéric Landragin en couverture d'un bouquin associant culture SF et science ? La collection « Parallaxe », bien sûr ! répondra tout lecteur un brin éclairé. Or le lecteur éclairé aura tort, en l'occurrence, puisqu'il s'agit ici d'un essai à paraître chez La Ville Brûle, et ayant pour titre **L'Art et la science dans Alien**. À nos linguiste (Landragin), astrophysicien (Lehoucq) et paléontologue (Steyer) bien connus, s'ajoute pour l'occasion un quatrième larron en la personne de Christopher Robinson, maître de conférences à l'École Polytechnique et grand amateur de SF (nous dit l'éditeur). L'ensemble se présente sous la forme d'un petit bouquin de 170 pages découpé en quatre parties : « Anatomie d'un monstre » (sous la plume de Steyer), « Aux frontières du réel » (par notre bon professeur Lehoucq, qui prend pour prétexte *Alien* afin d'évoquer le voyage spatial, l'animation suspendue ou encore la terraformation), « L'androïde, figure centrale d'*Alien* ? » (rédigé par notre ami Landragin, qui interroge les échanges homme/machine dans la saga), et enfin « Comme un tableau de H.R. Giger » (partie centrée sur le travail du célèbre créateur suisse, sous la plume de Robinson). De quoi s'amuser en apprenant un tas de trucs, à travers une approche, de fond comme de forme, qui ne dépaysera pas les fidèles de notre rubrique « Scientifiction »... À paraître le 6 septembre.

● **Thomas Geha** m'a toujours semblé être de ces auteurs injustement sous-considérés. La faute, sans doute, à une nature un brin effacée, un amour sincère pour la littérature populaire dans ce qu'elle a de plus noble, et un éclectisme de genre portant notre homme aussi bien vers la SF post-apo' (son cycle « *Alone* »), le *planet opera* (**La Guerre des chiffonneurs**) ou la *fantasy* (le diptyque du « **Sabre de sang** »). En février

2012, chez Critic, paraissait le très fréquentable (court) recueil **Les Créateurs** (critique in *Bifrost* 67). Sept années plus tard, nous arrive un deuxième (court — 160 pp. 15 €) recueil, **Chuchoteurs du dragon & autres murmures**, chez un éditeur associatif, Elenya, dont je confesse ne rien savoir (< [www.elenya-editions.com](http://www.elenya-editions.com) >). Un macaron autocollant précise sur la couverture que les droits d'auteurs dudit bouquin sont reversés à la Ligue contre le cancer. Thomas Geha, assurément, mérite d'être lu sans avoir l'impression de faire une bonne action, mais si on peut allier les deux...



### ► Lune et l'autre



● **La Lune, du voyage réel aux voyages imaginaires**, tel est l'intitulé de l'exposition qui se déroule en ce moment même (jusqu'au 22 juillet : dépêchez-vous !) au Grand Palais, à Paris. Une expo en plein dans notre sujet du trimestre, de fait, qui « invite à une promenade à travers les œuvres d'art et les objets qui ont incarné les innombrables visions et sentiments que la Lune a inspirés ». [Infos : < [www.grandpalais.fr/fr/evenement/la-lune](http://www.grandpalais.fr/fr/evenement/la-lune) >]

● *Bifrost* n'est pas l'unique havre SF à s'intéresser à notre satellite en cette année anniversaire. Ainsi, signalée par l'ineffable Feyd Rautha, et réservée aux anglophones, le 16 juillet prochain paraît chez Night Shade **The Eagle Has Landed : 50 Years of Lunar Science Fiction**, soit une énorme anthologie de 600 pages réunie par Neil Clarke. Avec un sommaire qui fait peur : 24 nouvelles, sur ou autour de la Lune, signées par une pléiade d'auteurs incontournables d'aujourd'hui (John Varley, Kim Stanley Robinson, Stephen Baxter, Gregory Benford, Nancy Kress, Paul McAuley, Robert Reed, Michael Swanwick...) ou de demain (Adam Troy Castro, Rich Larson, Hannu Rajaniemi...). On précisera au passage que les textes d'Hannu Rajaniemi et Geoffrey A. Landis au sommaire de cette brique lunaire figurent aussi au sommaire du présent *Bifrost*. Quand les bonnes idées se rencontrent...

# This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béalial'  
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint-Mammès, France  
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02  
email : [revuebifrost@gmail.com](mailto:revuebifrost@gmail.com)

site : [www.revue-bifrost.fr](http://www.revue-bifrost.fr) – blog : <http://blog.revue-bifrost.fr>

Directeur de publication : Philippe GADY

Rédacteur en chef : Olivier GIRARD

Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI

Comité littéraire :

Pierre-Paul DURASTANTI, Olivier GIRARD et Erwann PERCHOC

## Ont collaboré à ce numéro :

*Maëlle Alan, Apophis, Mike Ashley, Stephen Baxter, Bertrand Bonnet, Philippe Boulier, Arnaud Brunet, Stéphanie Chaptal ; Pierre Charrel, Thomas Day, René-Marc Dolhen, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Romain Étienne, Mélanie Fazi, Frasier, Nicolas Fructus, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Karine Gobled, Edmond Hamilton, Éric Jentile, Olivier Jubo, Geoffrey A. Landis, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Sam Lermite, Jean-Pierre Lion, Xavier Mauméjean, Org, Bruno Para, Pascal Patoz, Erwann Perchoc, Quarante-Deux, Laurent Queyssi, Hannu Rajaniemi, Feyd Rautha, Fabienne Rose, J.-Sébastien Steyer, Cid Vicious, Nicolas Winter.*

## Impression :

Nouvelle Imprimerie Laballery - Clamecy (France)

## Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

## Remerciements :

*À notre bon professeur Lehoucq, bien entendu, qui a tout spécialement carburé sur ce numéro (quand bien même notre bon professeur carbure toujours) ; à Nico Fructus, pour la chouette couverture (et les raclées au Ping — sans rancune, camarade !), et qu'on félicite au passage pour son Grand Prix de l'Imaginaire mérité (celui-là) ; à Alain Damasio, dont le succès colossal a forcé son éditeur, Mathias Echenay, à rapporter par ici une bouteille de pinard du tonnerre ; à Feyd Rautha, parce que c'est une rencontre comme on les aime ; à Mélanie Fazi, pour la photo des cinglés ; à Sofia Fructus, qu'on embrasse ; et à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par le Dark Side of the Moon du Floyd (évidemment), dont les accords cosmiques résonnent ici même, en ce moment même...*

Dépôt légal : juillet 2019

Commission paritaire 0520K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-92-6

*Bifrost* est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (on leur a pas demandé la Lune non plus, hein !).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs.

Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.

(Même si on les lit quand même avant, surtout si c'est des nouvelles !)

*Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béalial' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.*

Quiconque lit la présente ligne sait que dans notre prochaine livraison, on devrait s'éclater au New Rose Hotel avec Mona Lisa...

